



HAL
open science

Du terrain dans le texte ? Modalités d'existence et enjeux de l'expérience de terrain dans l'écriture régionale

Danièle Laplace-Treyture

► To cite this version:

Danièle Laplace-Treyture. Du terrain dans le texte ? Modalités d'existence et enjeux de l'expérience de terrain dans l'écriture régionale. A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Jun 2008, Arras, France. halshs-00364369

HAL Id: halshs-00364369

<https://shs.hal.science/halshs-00364369>

Submitted on 25 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du terrain *dans* le texte ? Modalités d'existence et enjeux de l'expérience de terrain dans l'écriture régionale

Danièle Laplace-Treyture¹

Communication au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie », Arras, 18-20 juin 2008

Résumé - La rédaction d'une nouvelle *Géographie Universelle* au début des années 1990 en France témoigne d'un intérêt renouvelé pour un genre régional s'essoufflant quelque peu. Les débats qui ont entouré la parution de cette GU offrent un champ d'analyse intéressant pour mieux saisir les difficultés liées à l'approche des lieux. Le problème de la relation des géographes au terrain et celui de sa représentation textuelle s'y trouvent posés, soulevant d'importantes questions à propos des modes énonciatifs des sciences humaines. Si la GU se risque peu à sortir des formes académiques du discours, d'autres écritures régionales, plus proches des sens du terrain, permettent de mieux faire ressortir les enjeux, rhétoriques et épistémologiques, de la représentation d'un certain « être au terrain » du géographe.

Abstract - The writing of a new *Universal Geography* at the beginning of 1990s in France shows an interest renewed for a regional *genre*. Debates which encircled the publication of this GU gives an interesting matter to analyse the difficulties linked to the approach of places. The problem of the relation of the geographers to the fieldwork and its textual presentation is posed, it is raised important questions regarding enunciative modes of human sciences. If GU dares not much to go out of academical forms of speech, other regional writings, closer to senses of the ground, allow to bring to light better rhetoric and epistemological stakes of the presentation of a certain « to be in the ground » of the geographer.

Depuis le tournant des années 80, les géographes s'intéressent plus volontiers au versant discursif de la pensée, prenant tout aussi bien les écrits scientifiques comme objet d'étude que cherchant à renouveler leurs propres manières d'écrire (Brosseau, 1997). Portant notamment sur les modes énonciatifs des sciences humaines et sociales, l'analyse a ainsi permis d'attirer l'attention sur la *dépersonnalisation* ou le processus de *désénonciation* (Mondada, 1999) les caractérisant, au profit d'un objet s'énonçant de lui-même. Dans cet effacement de l'auteur en tant que subjectivité, certains ont vu aussi la marque d'une double fermeture du discours, non seulement vis-à-vis de l'autre-individu – celui dont on parle, considéré comme un objet plutôt que comme un sujet - mais aussi à l'égard de l'autre-lecteur. Face à ce qui apparaît alors comme une forme de clôture et de rejet de l'altérité, certains, dans des disciplines voisines de la nôtre, ont pu comparer le discours académique à un « monologue » (Bourdieu et Wacquant, 1992) et rejeter sa tendance à « l'affirmation d'un langage unique, c'est-à-dire d'une seule façon de parler, d'un seul point de vue et d'une vérité définitive » (Amorim, 1996, p.106). Voulant rompre avec ces schémas, la collection *Terre Humaine* (Plon) a cherché au contraire à privilégier l'expression d'une parole incarnée, et ce,

¹ Laboratoire SET (UMR 5603 CNRS-UPPA).

à travers le recours à des formes de narration au centre desquelles se trouve le témoignage vécu (Aurégan, 2001). Comme on le sait, l'autre principe de cette collection réside dans le point de départ du récit : une immersion (souvent longue) dans un terrain. Peu de géographes, si ce n'est Pierre Gourou (1982) et Jean Malaurie qui en est le fondateur, ont relevé le défi, au sein de la collection, d'une écriture capable de restituer ce dernier et de toucher un public non spécialiste des sciences humaines. Ce défi, les géographes l'ont-ils relevé ailleurs ? C'est ce que nous nous proposons de voir à travers l'approche régionale des lieux et l'examen dont elle a fait l'objet dans les années 80 en France, notamment à l'occasion de la rédaction d'une nouvelle *Géographie Universelle*.

Comment intéresser à la géographie du monde, ceux qui l'habitent ? C'est l'une des premières questions que Roger Brunet se pose au seuil de l'écriture de cette nouvelle GU² :

« Le « récit » régional, comment s'écrit-il ? Y a-t-il des règles ou des vœux autres que l'aléatoire et la diversité des cultures et des tempéraments personnels ? Neutralité scientifique ou mise en scène personnalisée ? Jusqu'où le récit peut-il être « littéraire », séducteur, et qu'est-ce qui fait la séduction ? Et même : cherche-t-on à séduire ? Si oui, *qui* cherche-t-on à séduire ? » (1986, p. 242).

Face à un tel défi, on fait ici l'hypothèse que « l'être au terrain du géographe » peut être le ressort (l'un des ressorts) d'une écriture régionale voulant s'adresser à un large public³. Quelles peuvent en être les modalités d'existence dans le texte ? En liaison avec quels enjeux, rhétoriques et autres ? On cherchera à éprouver cette hypothèse en confrontant les débats suscités par la rédaction de cette nouvelle GU à l'ouvrage lui-même, en privilégiant des extraits se rapportant à des lieux évoqués au cours des discussions⁴. Ce va-et-vient entre le projet d'écriture et l'ouvrage réalisé permettra de mieux saisir les enjeux et difficultés liés à l'écriture régionale, ce que les géographes cherchent, s'autorisent et finalement se montrent capables de restituer au sujet de leur « être au terrain ». Ce faisant, cet article envisage la figure du sujet-géographe à la croisée de deux expériences, celle liée au terrain et celle liée à l'écriture - soit le géographe vu comme un sujet cherchant et un *écrivain* - et pose la question de leur articulation au plan textuel.

On fera d'abord ressortir l'originalité des débats (quelles sont les attentes du public ? Comment s'en saisir au plan discursif ?) tout en montrant la difficulté d'appréhender les problèmes à un niveau du discours qui est celui du genre (premier point). Ensuite, on cherchera à mieux cerner l'être au terrain du géographe et, reprenant les préoccupations des contributeurs aux débats, on posera la question de savoir jusqu'où et comment le géographe peut s'impliquer personnellement dans le texte (deuxième point). Une mise en perspective

² quatrième du nom après celles de Conrad Malte-Brun (1810-1829) et d'Elisée Reclus (1876-1894) et celle rédigée par les vidaliens entre 1927 et 1948. GU pour *Géographie universelle* dans la suite du texte.

³ Rédigée en 1985, la charte de la rédaction de la *Géographie universelle* précise : « œuvre scientifique du niveau le plus avancé, elle [la *Géographie Universelle*] sera accessible à un large public éclairé », cité par Robert Ferras (1989, p. 110). « l'être au terrain du géographe » est une formulation proposée dans l'appel à communications au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie », Université d'Artois (Arras), 18-19 juin 2008.

⁴ Les volumes retenus sont donc : *France. Europe du Sud* (1992) ; *L'Asie du sud-est, l'Océanie* (1995) ; *Europe du Nord, Europe médiane* (1996). La GU comporte 9 volumes parus entre 1990 et 1996, et rédigés en collaboration avec des géographes étrangers ; elle rassemble au total pas moins d'une centaine d'auteurs.

historique ouvrira quelques pistes de réflexion sur la créativité des formes discursives dans le champ de la géographie régionale (troisième et dernier point).

Les problèmes liés à l'écriture de la géographie régionale : questions autour de la production et de la réception d'un discours

Dès les années 70, dans le monde anglo-saxon, certaines voies s'élèvent pour réhabiliter un genre régional tombé en désuétude. Reconnue dans ses finalités sociales et éducatives par des auteurs tels que Hooson (1972), Paterson (1974) et plus tard Hart (1982), la géographie régionale se trouve alors fortement interrogée dans son aptitude à faire sens pour un « public éclairé » alors même que la géographie recourt de plus en plus à des langages se caractérisant par une formalisation croissante de fait peu accessible aux non spécialistes. En France, les échanges qui ont entouré la rédaction d'une nouvelle GU impulsée par Roger Brunet offrent d'intéressants prolongements à ces débats⁵. Dans la perspective qui est la nôtre, leur intérêt réside dans l'ambition affichée de ne pas réduire le discours régional à son aspect logique (questions méthodologiques et conceptuelles) mais de le considérer aussi dans sa dimension rhétorique⁶. Les géographes y disent leurs intentions, leurs doutes et difficultés au sujet d'une écriture régionale relevant tout à la fois d'un art et d'une science. Revisitant une tradition française déjà ancienne, ce projet, ambitieux, poursuit un double objectif : proposer une interprétation globale et renouvelée du monde mais aussi intéresser des lecteurs en dehors de la sphère universitaire. Occuper le terrain de la production éditoriale suppose alors de capter l'intérêt d'un public curieux de comprendre mais aussi de *voir* et de *sentir* le monde. R. Brunet s'est exprimé dans ce sens à plusieurs reprises : « faire vivre, décrire, raconter. Le monde est riche et le monde est beau » (1988, p. 13 ; 1986, p. 241 et sv.). La rédaction d'une nouvelle GU suppose alors non seulement un effort de conceptualisation mais aussi l'invention d'une écriture qui, sans renoncer à la démonstration scientifique et à sa nécessaire rigueur, évite néanmoins un certain égotisme scientifique. Processus, nomenclatures, modèles spatiaux, *etc.*, tout cela ne suffit pas, en soi, à donner forme à ce grand récit qu'est ou pourrait être la géographie régionale (Sivignon, 1993, p. 274). Mais la confiance affichée dans l'existence d'un lectorat potentiel de la GU n'empêche pas une réelle incertitude quant au contenu précis d'une « attente latente » (Brunet, 1988, p.11). Et Michel Sivignon continue de s'interroger après la parution des premiers volumes : « question importante, que demande le public ? » (1993, p. 274).

Le débat s'attarde plus sur les stratégies d'écriture individuelles (et la dimension expressive du texte de géographie régionale) qu'il n'envisage la question d'une meilleure lisibilité du genre régional lui-même. Le propos de Giuseppe Dematteis illustre cette difficulté : « On peut dire : la Corse est une île ; on peut dire : la Corse est une montagne au milieu de la mer ; apparemment on dit la même chose, mais ce n'est pas la même chose ; on peut dire les deux choses à la fois, *etc.* C'est un peu l'opposition entre ordre et créativité : alors tout le versant de l'ordre plaît plutôt aux décideurs, parce que c'est la stratégie. Le versant de la créativité peut-être plaît plus aux gens qui aiment les récits, qui sont en train, *etc.* Mais je ne sais pas comment on peut composer les deux choses » (1988, p. 269). Opposer ordre et créativité (ou stratégie et récit) relève d'une confusion entre ce qui ressort d'un

⁵ Ces échanges ont fait l'objet de trois comptes-rendus dans *l'Espace Géographique* (1986 et 1993) et dans *Géopoint* (1988).

⁶ Un point de vue que l'on retrouve également chez A. Sayer (1989) et que Clifford Geertz (1996, 1988 pour la première édition), entre autres auteurs, défend vigoureusement à propos de l'anthropologie.

schéma très général de l'expression (le genre) et l'usage qui peut être fait du discours (la finalité sociale à un moment donné) (Berdoulay, 1988). Qu'il soit ou non tourné vers la maîtrise de l'action, ce que le genre régional vise d'abord c'est « l'intégration des données éparses ou, dit autrement, de la totalité, ou encore des interdépendances qui régissent la vie sociale à une échelle donnée » (*ibid.*, p. 17). Quant à la créativité du discours, elle est plus largement ce par quoi ce dernier parvient à faire mieux comprendre des idées. Si la géographie régionale est d'abord un récit - « récit en dehors de toute connotation chronologique » (Brunet, 1986, p. 241) -, celui-ci doit alors et aussi faire sens pour des lecteurs habitués à satisfaire une certaine curiosité géographique à travers d'autres genres – plusieurs fois mentionnés au cours des discussions - parmi lesquels les guides touristiques, les récits de voyages et autres beaux livres des Merveilles du monde ou de la Nature. Mais si une géographie régionale revisitée doit apporter autre chose, comment faire voir, sentir et comprendre le monde sans ménager aussi une place à ce qui fait l'attrait des genres à l'instant évoqués : l'invitation au voyage ? N'y a-t-il pas là tout un espace de références à partager mais aussi à confronter ? Dans le point suivant, nous recentrons notre propos sur l'expérience de terrain du géographe.

Le terrain comme « expérience totale » et l'être au terrain du géographe comme médiation

« Pour ceux qui s'y sont immergés, définir le sens du mot « terrain » n'est guère facile. Le terrain, c'est le « parcours », c'est le « visuel », c'est aussi « le vécu » ; non pas seulement le concret des choses, de tout ce qui cohabite à l'intérieur d'un espace dont on prend conscience en cheminant et dont la présence vous interpelle pour prendre en compte les relations ou interactions fonctionnelles ou la sédimentation dans le temps : c'est aussi le tissu complexe des rapports qui se sont noués dans et par l'enquête avec tous ceux qui sont en situation dans une société ou par rapport à elle (...). Dès lors, comprendre, au sens géographique du mot, ce fut d'abord vivre l'espace des autres (...) parcourir leurs lieux, partager un genre de vie, entrer dans un type de relations humaines qui a ses rythmes et ses vérités. Cette géographie-là est une géographie de parcours qui se fait en « marchant ». Elle associe la perception à la réflexion » (Anthéaume et *al.*, 1984, p. 357-358)⁷.

S'interrogeant sur la relation des géographes au terrain, les auteurs nous invitent à l'envisager sous l'angle d'une expérience vécue, une dimension peu prise en compte par des débats plus souvent centrés sur le statut cognitif du terrain⁸. En incluant de plein droit un certain « être aux lieux et aux autres », ils font du terrain une catégorie de l'expérience, c'est-à-dire plus qu'un simple élément de la démarche scientifique, une expérience humaine pleine et totale⁹. « Si le terrain ne peut être confondu ni avec l'objet d'une recherche, ni avec

⁷ Parmi les rédacteurs de cet article, à l'exception de A. Léricollais, trois seront de futurs directeurs de volumes de la GU : Benoît Anthéaume, Joël Bonnemaïson et Jean-Yves Marchal.

⁸ Sur la fonction cognitive du terrain et l'opposition entre un terrain « réservoir de faits » ou « laboratoire d'idées », voir Anne Volvey (2003, p.904-905).

⁹ Pour une définition de l'expérience, on peut voir Tuan (2006, p. 12 ; 1977 pour la première édition) : « L'expérience est un terme générique qui désigne les différentes manières par lesquelles une personne appréhende et construit la réalité. Celles-ci vont des sens les plus

l'espace de référence de celle-ci [en revanche] il est dans le cadre de la production du savoir disciplinaire, à la fois le lieu et le moment du déploiement d'une méthode et d'un savoir-faire, et le lieu et le moment d'une pratique et d'une expérience » (Volvey, 2003, p. 904). Insistant sur cette dimension de l'expérience, l'article de 1984 suggère l'idée d'une connaissance géographique qui, dans un contexte toujours particulier (qui forme les conditions de l'être au terrain du sujet géographe), associe « la perception à la réflexion », autrement dit mobilise les sens et la pensée. Comme le note Yi-Fu Tuan (2006, p. 14), « il est courant d'opposer la sensation à la pensée, l'une indiquant des états subjectifs, l'autre faisant état d'une réalité objective. En fait, elles se situent aux extrémités d'un continuum de l'expérience, et représentent toutes deux des voies de la connaissance » et aussi, « nous avons tendance à sous-estimer le rôle fondamental des sens dans l'acquisition des savoirs »¹⁰. L'« être au terrain du géographe » constitue une trame serrée de relations qui engagent un rapport du géographe aux autres, à l'ailleurs, et à soi. Philippe Descola le rappelle « l'atelier de l'ethnologue, c'est lui-même et son rapport à une population donnée (...) ses réactions d'enthousiasme, de colère ou de dégoût, toute une mosaïque complexe de sentiments, de qualités et d'occasions qui donne à notre « méthode d'enquête » sa coloration particulière » (cité par Houssay-Holzschuch, 2008, p. 181). Comme le note Myriam Houssay-Holzschuch, à la suite de Descola et de très nombreux auteurs, sur ce terrain qui convoque une foule de sensations, de sentiments, les écrits scientifiques académiques font habituellement *silence*. Les notions de « vécu », de « visuel » et de « parcours » (sur laquelle nous reviendrons plus tard) sans épuiser la complexité de cet être au terrain, permettent néanmoins d'approcher cette expérience professionnelle et humaine. Nous référant aux débats sur la GU, le « vécu » pourrait renvoyer à la découverte ou à la fréquentation d'un lieu et leurs résonances « émotionnelles » chez le géographe ; le « visuel » questionnerait la place accordée aux paysages et celle à donner à la description des villes.

Le « vécu » : sentir et faire sentir

Il est intéressant de constater combien, dans les débats, la question d'un public à intéresser sinon à séduire convoque assez spontanément la dimension sensible d'une relation au monde (celle du géographe), et met en débat la part du subjectif dans l'écriture. La part d'étonnement, d'émotion, d'imagination ou encore de remémoration liée à la rencontre des lieux apparaît comme une prise possible sur un lecteur peu familier des raisonnements géographiques. On peut en effet penser que le géographe, pour instruire en séduisant, ne part pas armé de sa seule raison ; son expérience intime, sensible et esthétique du monde, nourrie d'une immersion parfois longue dans des terrains peu ou mal connus du public, peut être un atout sur le terrain (cette fois) de l'écriture, un moyen, parmi d'autres, d'établir une proximité, de tisser des liens de connivence avec un lecteur non spécialiste¹¹. Face à la crainte de produire une géographie désincarnée, un squelette théorique, certains suggèrent qu'« un peu de chair » (notamment Jean-Bernard Racine, 1993, p. 275) ou un « supplément d'âme » (Marie Claire Robic, 1993, p. 277) est nécessaire au propos. Plusieurs échangent sur leurs perceptions de Copenhague, Stockholm ou Wellington, et disent le sentiment de vide, de

directs et passifs comme l'odorat, le goût, et le toucher, à une perception visuelle active, pour s'étendre enfin au monde indirect de la symbolisation ».

¹⁰ Tuan prend ici l'exemple de la connaissance mathématique.

¹¹ On citera une nouvelle fois R. Brunet : « car les villes, les régions, les pays *existent*. N'existent pas *que* des processus, des relations, des stratégies ou des nomenclatures. Et ces êtres géographiques (...) ont une vie, une palpitation à sentir et à faire sentir, à comprendre et à faire comprendre » (1986, p. 241. En italique dans le texte).

mélancolie, d'ennui ou au contraire l'impression de gaieté suscitée en eux par ces villes. La discussion s'engage alors sur l'intérêt de faire partager au lecteur quelque chose de ce que le géographe a éprouvé au contact des lieux. Si l'intention est perçue comme louable les résultats sont jugés incertains : au sujet de « la perception individuelle, du côté subjectif qu'il peut y avoir dans l'analyse et l'écriture : je voudrais savoir, dit Frank Auriac, jusqu'où l'on va. Est-on si sûr que l'on touchera véritablement par là le public ? (...) Cette attitude qui fait une grande part à la subjectivité est très honnête, mais je la trouve aussi très risquée, car il y a peut-être aussi chez nous une manière de vouloir voir ce que l'on voudrait que les autres voient » (1993, p. 277-278). A l'énonciation incorporée / individuelle certains préfèrent une énonciation anonyme / collective : « il faut dire la perception que les habitants ont de leur ville, et non notre sentiment de voyageur » (Racine, 1993, p. 279). Et les mots sont parfois durs pour ce *sentiment de voyageur* : « boursoufflures », « papillotes », gratuité des impressions momentanées, anecdote et gros plan qui cachent l'essentiel (Brunet, 1993). R. Brunet suggère qu'on « admettra » ce « genre de choses » pourvu que le pourquoi et le comment en soient démontrés. Le ton doit être distancié, les images et les états d'âme doivent s'appuyer sur des faits concrets et majeurs (Brunet, 1986, p. 13). Ainsi, Henri Chamussy semble dans un premier temps ne pas prendre personnellement parti : « dans toute l'Europe du Nord, Copenhague est considérée comme une ville de plaisirs, joyeuse, bohème. Pour les Européens du Sud, il y a comme un malentendu : ils la trouvent fort calme, presque silencieuse, nordique en un mot ». Mais c'est bien cette perception « du sud » qu'il choisit d'étayer par des faits *objectifs* : « les magasins ferment à cinq heures et demie, la foule disparaît alors dans les banlieues douillettes ; il est difficile de dîner dans un restaurant après huit heures ; la circulation automobile est étonnamment fluide » (1996, p. 207). Benoît Anthéaume est quant à lui plus direct : « avec tout de même un dixième de la population du pays, Wellington mérite son nom de capitale, fonction qu'elle assume si dignement qu'elle en est aussi la capitale de l'ennui : un ennui que secrète une armée de fonctionnaires peuplant le quartier des ministères et de la Chambre, surnommée, en raison de son architecture très particulière, la *Beehive*, la ruche (...) » (1995, p. 379). Sur sa propre liberté de ton, l'auteur rappelle le commentaire de Joël Bonnemaïson : « [Anthéaume] y a habité deux ans, et c'est vraiment les dimanches anglo-saxons, on s'y emmerde. C'est subjectif peut-être... Et ça prête à discussion. Et pourtant ! Aussi arrive-t-il que l'on se trouve gêné » (voir l'échange dans *L'Espace géographique*, 1993, p. 279). On renverra ici au point de vue exprimé par le géographe américain J. H. Paterson, écrivant en 1974 : « Pourquoi le géographe devrait-il s'intéresser aux perceptions que les gens ont de l'espace ou des localisations et dénigrer les siennes ? Pourquoi devrait-il prêter attention aux perceptions spatiales de populations ni formées ni compétentes, et en même temps, s'agissant de lui, être réticent à l'égard de son propre regard, pourtant averti, sur le monde ? » (p. 22)¹².

A côté d'une curiosité scientifique pour laquelle comprendre le monde suppose *a priori* de devoir l'objectiver, Michel Sivignon évoque une « curiosité de type poétique » : « je devais aller à Odessa (...) et ma curiosité n'était pas de savoir le chiffre de la population ou bien quels étaient les flux qui allaient d'Odessa à je ne sais où, ma curiosité était (...) : quelle gueule ça avait ? Est-ce que vraiment quand on avait vu *le cuirassé Potemkine*, on allait retrouver les escaliers ? Ces escaliers, ils menaient où ? Est-ce qu'on avait encore des maisons couleur pastel, etc. ? » (1993, p. 275). Ces curiosités scientifique et poétique représentent deux formes d'intelligence des lieux et cette dernière, Yi-Fu Tuan le rappelle, « se manifeste

¹² « Why should the geographer be interested in everybody else's perception on space or location but denigrate his own ? Why should he monitor the space perceptions of untutored sample populations and at the same time be reticent about his own trained view of the world about him ? ».

par différents types d'accomplissements. L'un d'eux est la capacité et à reconnaître et à sentir profondément le détail » (*op. cit.*, p. 22).

Le « visuel » : voir et faire voir

Tout au long des débats, les descriptions seront pressenties comme des lieux susceptibles de ménager une rencontre entre le géographe et ses lecteurs : la description comme « terrain d'entente » donc, mais un terrain difficile à pratiquer pour le géographe, hanté par le souvenir de descriptions géographiques anciennes évoquant à certains « le dictionnaire des synonymes », des géographes inquiets ou réticents à l'idée de devoir, en plus de l'effort conceptuel, endosser les habits du romancier, par exemple pour répondre à cette attente légitime du lecteur que Michel Sivignon résume ainsi : « savoir à quoi ressemble véritablement Athènes, savoir à quoi ressemble véritablement Munich » (1993, p. 274). Denise Pumain et Thérèse Saint-Julien posent ainsi le problème : « ce besoin relatif d'une description, d'un tableau, d'une présentation physionomique des « régions », nous l'avons ressenti au moment de l'écriture. Tant qu'il a été question de mettre en œuvre ce que l'on a essayé de formaliser quelque peu, de théoriser, sur ce qui fait l'identité de l'espace français, ce qui le structure (...) nous étions à l'aise (...) » et Thérèse Saint-Julien ajoute à propos de la « présentation en continuité de morceaux homogènes » : « "pour donner à voir" la Picardie ou le pays de Bray, les côtes de l'Artois, *etc.*, les outillages théoriques sont extrêmement faibles dès que l'on ne se contente pas de prendre comme base de départ le milieu naturel (...) la géographie ne nous dit rien, ou pas grand-chose, pour passer à l'acte à ce niveau « micro » si l'entrée n'est pas le milieu naturel, enfin le milieu physique, ou l'histoire » (1993, p. 258). « Je me suis rendu compte, dit M Sivignon, que je n'avais pas vraiment décrit le paysage urbain d'Athènes ; maintenant je pense que j'ai eu tort » (1993, p. 274). Regrets pour certains, mais aussi aveux d'impuissance et renoncement pur et simple pour d'autres. Ainsi, dans la GU, on peut lire à propos de Florence : « Qu'il suffise de citer la piazza della Signora, la triade dôme-campanile-baptistère, le Pontevecchio sur l'Arno, toutes les églises, couvents, tombeaux, fresques ; la galerie des Offices et le palais Pitti (...) Le cadre est celui des collines toscanes au pied des Apennins, la lumière celle d'une ville méditerranéenne, l'histoire celle de la Renaissance et de toutes les prouesses architecturales et picturales. On voit Florence de Fiesole ou de quelque belvédère » (1992, p. 407). Puis la description tourne court, s'achevant par ces mots : « elle ne se décrit pas »¹³. Cinq mots qui témoignent de l'embarras du géographe, pris entre la tentation légitime de vouloir décrire et la nécessité non moins compréhensible de devoir renoncer face à une ville qui, même vue « de loin et d'en haut », résiste à toute entreprise de description. Mais ce « elle ne se décrit pas » peut aussi s'entendre comme une invitation à aller voir Florence, ville qui se dérobe à toute description.

Les auteurs semblent moins réticents s'agissant de Madrid ou Barcelone. Leur description emprunte la forme d'un inventaire, énumération de styles architecturaux, de bâtiments, de lieux emblématiques et de quartiers. Mais au-delà celle-ci sait aussi rendre quelque chose de « cette vie, de cette palpitation à sentir et à faire sentir » chères à R. Brunet (*Cf.* citation plus haut). Par exemple à propos de la Plaza mayor : « Plaza mayor : petites affaires dans un grand cadre, fêtes et autodafés, exécutions et taureaux ; toute la vie ; corporations sous les portiques, lithographies et gravures le samedi, monnaies et timbres le dimanche, sans oublier les gargotes des alentours, bars ou tascas » ou à propos de la Puerta del Sol : « Puerta del Sol : historique, piétonne, grouillante, poursuivie d'un lacs de ruelles

¹³ Egalement relevé par M. Sivignon au cours des débats.

actives » (p. 322)¹⁴ ; rituels et ritualisation du temps réinscrivent le récit dans le discours. Bien que brèves, ces descriptions sont suggestives, rendent les lieux présents au lecteur, le font participer d'un paysage urbain qui a aussi ses mouvements, ses rythmes. La description, pourtant vécue comme un temps et un lieu nécessaires, trouve difficilement sa place dans l'économie du discours régional contemporain. Les contraintes liées au format n'expliquent pas seules que les évocations restent « un très gros problème » (F. Durand-Dastes, 1993, 278). La question est aussi celle des modèles descriptifs dont les géographes disposent. Et force est de constater que seul celui du *Tableau* de Vidal - très diversement apprécié selon les auteurs - est mentionné au cours des débats. Si certains le repoussent, d'autres constatent plutôt un certain *vide* actuel en la matière¹⁵.

Représenter l'être au terrain du géographe : écriture régionale et « tropisme du parcours »

La géographie régionale, en tant que genre du discours géographique - c'est-à-dire au sens où on l'a défini plus haut - s'enracine dans une longue tradition d'écrits. De Strabon jusqu'à aujourd'hui, ce projet de connaissance s'est articulé à des formes d'expression très diverses, parmi lesquelles les représentations itinérantes occupent une place importante (Laplace, 2003). Mais même au regard de son histoire récente, et dans le cadre plus restreint d'une pratique générique scientifique, la géographie régionale semble à tous moments pouvoir basculer vers une telle forme de représentation. Analysant les contenu et évolution du savoir géographique sur la Bresse, Guy Baudelle et Philippe Pinchemel commentent : « ces jugements ressortissent davantage du guide ou du récit de voyage que de l'analyse géographique rigoureuse, au point qu'il est légitime de se demander ce que le géographe cherche à présenter en parlant des villes » ; « un texte de géographie régionale n'est ni une brochure touristique, ni un récit de voyage, ni une chronique historique, ni une étude économique. Que doit-il être (...) » (1986, p. 294-295). Ne relevant pas ce « tropisme du parcours » comme l'une des dynamiques constitutives du genre régional, les auteurs poursuivent sur une interrogation à propos des contenu et finalité de la géographie régionale. Ce dialogue avec une forme ou une autre de représentation itinérante subsiste d'une certaine façon dans la GU. Voyageurs et récits de voyage (ou guides touristiques anciens) y sont présents, parfois dans le corps du texte mais plus souvent dans des encarts : double et savante mise à distance d'un mode de connaissance des lieux puisqu'il s'agit plutôt de souligner une vision superficielle des choses... mais présence quand même. Si tout genre du discours, littéraire ou non, fonctionne comme *modèle d'écriture* pour l'auteur et comme *horizon d'attente* pour le lecteur, il est difficile d'imaginer que le genre régional puisse se définir par un ensemble de règles d'écriture très codifié¹⁶. On le voit plutôt se nourrissant d'un répertoire assez large de formes qu'une conception particulière de la science et de ce que devrait être le discours régional scientifique tend parfois à réduire. Josefina Gomez Mendoza et Nicolas Ortega Cantero soulignent deux écueils à éviter et nous engageant alors à réévaluer la tradition régionale : « poètes et narrateurs, chroniques de voyage et journalisme, tout peut aider à

¹⁴ On retrouve le même type de description s'agissant des paysages : le passage consacré aux *Castilles* en offre un bon exemple (1993, p. 335).

¹⁵ Sur le *tableau*, voir les commentaires de Jules Sion (1934) sur « L'art de la description chez Vidal de La Blache », voir également ceux de Vincent Berdoulay (1988, p. 25).

¹⁶ Sur les genres du discours, voir Tzvetan Todorov (1978), *Les genres du discours*, Paris, Seuil. Sur la même notion en géographie, voir Berdoulay (1988) et Laplace (2003) pour la géographie régionale.

retrouver le style que réclame l'écriture sur la région, aussi loin des concepts trop abstraits que de la mise en scène trop personnalisée et affective » (1988, p. 96).

S'attachant à une compréhension globale ou synthétique des lieux (les idées de « totalité » et « d'interdépendances » déjà évoquées), le genre régional a pu trouver des voies intéressantes dans le recours au récit ou à des descriptions narratives. On donnera ici deux exemples d'une écriture régionale proche des sens du terrain, capable d'articuler connaissance et expérience sensible des lieux. Marginal dans la production scientifique des géographes, un ouvrage tel que *Algérie – El Djaïr* (Frémont, 1982) relève en grande partie d'une approche régionale de l'Algérie. Faisant appel aux descriptions de paysages, portraits de villes, de femmes et d'hommes, à des études régionales de factures plus classiques (par exemple sous la forme de commentaires de cartes topographiques), à des extraits de guides touristiques ou de récits de vie empruntés à des héros de romans algériens, celui-ci combine différents modes de connaissance des lieux. Ce faisant, Armand Frémont diversifie les points de vue sur un pays qu'il présente à travers le regard de ceux qu'il rencontre mais aussi à travers son propre regard, de jeune soldat, d'universitaire et de lecteur attentif d'Albert Camus. Observateur dérouté ou inquiet, témoin et acteur parfois révolté ou bien encore analysant avec recul, l'auteur mobilise diverses postures énonciatives qui le placent (et nous placent) à une distance variable à l'objet. Le sous-titre *les carnets de guerre et de terrain d'un géographe* fixe un contrat de lecture et autorise une liberté dans la composition du récit, qui seraient ailleurs autrement plus difficiles à négocier (c'est-à-dire dans les genres académiques habituels). Il n'empêche, l'Algérie vue par A. Frémont (l'homme et le géographe) ouvre des perspectives à la géographie régionale.

L'écriture régionale de Paul Vidal de La Blache (voir son *Tableau de la géographie de la France* écrit en 1903) tire également parti des relations multiples et dynamiques qui existent en réalité, « sur le terrain », entre les dimensions du vécu, du visuel et du parcours sans pour cela faire basculer le texte dans le récit de voyage. Les descriptions impliquent fortement le lecteur dans la découverte et la compréhension des lieux ; il chemine, se déplace sans cesse d'un point à un autre. Vidal oriente les pas ; il sait où conduire son lecteur, que lui montrer et comment le lui faire voir. A cette condition, le parcours autorise d'autres déplacements, plus décisifs ceux-là : mouvement du regard, initié à une vision/interprétation géographique du monde ne négligeant aucun point de vue, au sens littéral et figuré du terme. Ce regard, tantôt porteur d'une vision banale et immédiate des choses, évoquant un répertoire de formes connues voire même convenues, tantôt dirigé vers une appréhension plus complexe des choses parvient à faire saisir des processus, des héritages, une organisation et une différenciation régionales (Laplace, 1998). A des niveaux différents du discours – la composition globale du récit ou le style de la description – ces deux exemples jouent d'un certain tropisme qu'exerce la représentation itinérante sur le genre régional mais sans se laisser piéger par elle. Par ailleurs, on peut rappeler que « ce sont les sensations et la pensée qui construisent l'expérience » (Tuan, *op. cit.*, p. 14) et que « l'émotion affecte toute expérience humaine, y compris les plus hautes sphères de la pensée » (*ibid.* p. 12). Ainsi quand *Algérie* s'ouvre par ces mots « J'aime l'Algérie... » l'auteur, s'il en appelle à la sensibilité du lecteur, touche aussi un point fondamental, à savoir qu'« un objet et un lieu deviennent une réalité lorsque l'expérience est totale, c'est-à-dire partagée par tous les sens aussi bien que par l'esprit actif et la réflexion » (*ibid.*, p. 22). Qu'on relise les commentaires de Jules Sion (1934) à propos de « l'art de la description chez Vidal de La Blache » : « n'avons-nous point péché par excès de prudence dans ce refus de mêler à notre travail de savant notre vision et notre sentiment du pays ? ».

Vingt ans après la parution du *Géopoint* consacré à l'écriture régionale, les géographes continuent de s'interroger sur la pertinence sociale de leur discipline, certains l'écrivent : « Que reste-t-il d'ailleurs au géographe à dire à ses contemporains des terres lointaines ? Quelle est sa place dans le discours sur les ailleurs, alors que l'audiovisuel grâce aux nouvelles technologies permet aujourd'hui de voir en direct des images du bout du monde ? Que peut-on entendre par les notions de « spécialisation » ou de « recul scientifique », qui nous permettent aujourd'hui de nous distinguer des journalistes ? » (Sanjuan, 2008, p. 11). On aimerait ici dire que la « spécialisation » et le « recul scientifique » ne sont pas incompatibles avec le « sentiment du pays ». Comme on a essayé de le montrer, l'être au terrain du géographe peut constituer une médiation efficace entre le monde du chercheur et celui du lecteur. L'écriture peut mettre en scène un sujet-géographe qui se déplace, éprouve les lieux selon des modalités différentes, qui, si elles ne nient pas la part de l'intellect, ne récusent pas non plus celle des sens. Mais l'intérêt n'est pas seulement rhétorique et l'enjeu est aussi de nature plus épistémologique, notamment dans la perspective d'une géographie attentive à la multivocalité des lieux. Dire le monde dans sa diversité constitue un défi ; le dire du point de vue des Sujets qui l'habitent en est un plus grand encore. On a souvent comparé la lecture et l'écriture à un voyage. Les *géo-graphes* ne sont sans doute pas les plus mal placés pour saisir toute la portée de cette métaphore.

Références bibliographiques

- AMORIM M., (1996), *Dialogisme et altérité dans les sciences humaines*, Paris, L'Harmattan.
- ANTHEAUME B., BONNEMAISON J., LERICOLLAIS A. MARCHAL J.-Y., (1984), « Recherches géographiques dans le Tiers Monde : libres réflexions sur une pratique de la géographie à l'ORSTOM », in *L'espace géographique*, n°4, p. 353-360.
- AUREGAN P., (2001), *Des récits et des hommes. Terre Humaine : un autre regard sur les sciences de l'homme*, Paris, Nathan.
- BERDOULAY V., (1988), *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*, Paris, Ed. du CNRS.
- BOURDIEU P., WACQUANT L., (1992), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil.
- BROSSEAU M., (1997), «Géographie, pratiques discursives et ambiance postmoderne », in *Cahiers de Géographie du Québec*, n°114, p. 289-299.
- BRUNEAU M., TAILLARD Ch., ANTHEAUME B., BONNEMAISON J., (1995), *Géographie Universelle. Asie du Sud-Est. Océanie*, Paris, Belin, Montpellier, RECLUS.
- FREMONT A., (1982), *Algérie – El Djazaïr. Carnets de guerre et de terrain d'un géographe*, Paris, Maspero.
- GEERTZ C., (1996), *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Ed. Métailié. (1988 pour la première édition)
- COMEZ MENDOZA J., ORTEGA CANTERO N., (1988), « L'approche régionale aujourd'hui » in *Géopoint* 88, p. 95-97.
- HART J. F., (1982), « The highest form of the geographer's art », Presidential address, in *Annals of the association of american geographers*, n°1, p. 1-29.
- HOOSON D. J. M., 1972, « Rejuvenating regional geography : ends and mens », in *Selected papers* (XXXI^e Congrès géographique international, 1968), Calcutta, National Committee for geography, Vol. 4. p. 91-94.
- HOUSSAY-HOLZSCHUCH M., (2008), « Géographies de la distance : terrains sud-africains », in SANJUAN Th. (dir.), *Carnets de terrain. Pratiques géographiques et aires culturelles*, Paris, L'Harmattan, p.181-195.

- LAPLACE-TREYTURE D. (1998), « Ecriture savante et relation au voyage », in *Finisterra*, n°65, p. 75-82.
- LAPLACE-TREYTURE D., (2003), « La pertinencia de la noción de género para una historia mundial del pensamiento geográfico », in BERDOULAY V., MENDOZA VARGAS H. (Dir.), *Unidad y diversidad del pensamiento geográfico en el mundo. Retos y perspectivas* », Mexico, Instituto de geografía, p. 47-56.
- MARCHAND J.-P., RIQUET P., (1996), *Géographie Universelle. Europe du Nord, Europe médiane*, Paris, Belin, Montpellier, RECLUS.
- MONDADA L., (1994), *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de savoir*, Thèse Lettres, Université de Lausanne.
- PATERSON J. H., (1974), « Writting regional geography », in *Progress in human geography*, n°6, p. 3-26.
- PUMAIN D., SAINT-JULIEN Th., FERRAS R., (1990), *Géographie Universelle. France. Europe du Sud*, Paris, Belin, Montpellier, RECLUS.
- SAYER A., (1989), « The « new » regional geography and problems of narrative », in *Environment and Planning D*, n°23, p. 283-308.
- SANJUAN (Thierry) (dir.), (2008), *Carnets de terrain. Pratiques géographiques et aires culturelles*, Paris, L'Harmattan.
- SION J., (1934), « L'art de la description chez Vidal de la Blache », in *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Joseph Vianey*, Paris, Les Presses Universitaires, p. 479-487.
- TUAN Y.-F., (2006), *Espace et Lieu. La perspective de l'expérience*, Gollion, Infolio. (1977 pour la première édition)
- VIDAL DE LA BLACHE P., (1994), *Tableau de la géographie de la France*, Paris, La Table ronde. (1903 pour la première édition)
- VOLVEY A., (2003), « Terrain », in LUSSAULT M., LEVY J., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 904-906.